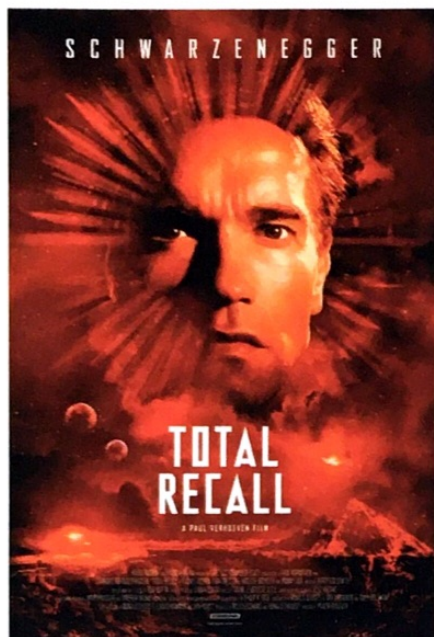


# TOTAL RECALL (1990)

VOYAGE AUTOUR  
DE MA CHAMBRE



Projet maudit, sauvé des limbes de la production par l'acteur Schwarzenegger qui le confie à Verhoeven avec la mission d'ouvrir sa carrière à de nouvelles dimensions, *Total Recall* est un film métaréflexif et vertigineux sur l'enfer de n'être que soi-même.

DIVERTISSEMENT  
MÉLANGÉANT ACTION  
ET SCIENCE-FICTION,  
LE FILM LAISSE EXPLOSER  
UNE VIOLENCE GORE.

«Qu'est-ce qui vous semble le plus crédible, Quaid? Que vous fassiez une crise de paranoïa générée par un violent accès de trauma neurochimique, ou que vous soyez réellement un invincible agent secret, victime d'un complot planétaire qui tente de vous faire passer pour un banal ouvrier?» La question mérite en effet d'être posée, car le pauvre Douglas Quaid, un simple ouvrier en bâtiment qui rêvait un peu trop d'un voyage aventureux sur Mars, ne sait plus trop où il est, ce qu'il fait, ni même ce qu'il est. (Il se nomme peut-être Carl Hauser, il est possiblement un espion, un rebelle ou un traître, voire tout à la fois, mais rien n'est moins sûr.)

Mais n'est-il pas en train de rêver? De faire un mauvais *trip* qui peut s'avérer dangereux pour sa santé mentale, comme le lui dit le docteur Edgemar qui se tient face à lui. N'est-il pas enfermé dans son propre délire, provoqué à la suite d'une maladroite implantation de souvenirs de vacances? C'est pourtant la spécialité de la firme «Rekall» qui avait proposé au pauvre hère non seulement un beau voyage exotique sur Mars, mais aussi un voyage hors de lui-même, non pas sous une autre identité, mais *dans* une autre identité. Un vrai dépaysement en somme. Être enfin loin de soi-même!

## RÉSISTANCE

Cependant, le séjour imaginaire n'a que trop duré et, avant que le cerveau de Quaid ne subisse quelques irrémédiables dégâts, il est temps qu'il revienne à sa vraie vie, lui dit-on. Pour ce faire, il suffit d'avaler une petite pilule rouge en gage de bonne volonté et il retrouvera enfin le sens des réalités. Mais en observant de près le docteur qui s'efforce de le convaincre et qui se présente comme un implant dans son rêve pour venir l'en extirper, il découvre une inattendue goutte de sueur sur le visage de ce personnage censé être artificiel, trahissant une inquiétude trop incarnée pour n'être qu'onirique. Quaid hésite. Et s'il s'agissait d'un nouveau mensonge pour le reconditionner à nouveau? Depuis qu'il fait d'étranges et récurrents

cauchemars d'une autre vie, il ne peut plus croire personne, pas même lui-même. À chaque proposition d'interprétation et d'analyse de ce qu'il vit, quelque chose cloche, quelque chose sonne faux, quelque chose résiste. Mais est-ce le réel qui lutte pour ne pas disparaître sous l'illusion ou est-ce l'hallucination qui ne veut pas arrêter de masquer le réel? Prolongeant, sous une autre forme satirique mais tout aussi excessive, la thématique de la lobotomie et du reconditionnement d'ORANGE MÉCANIQUE<sup>1971</sup> de Stanley Kubrick, et annonçant l'imminence du vertige solipsiste de MATRIX<sup>1999</sup> des sœurs Wachowski ainsi que sa charge anticapitaliste, le blockbuster de Paul Verhoeven décide de ne jamais répondre à cette question. Précisément parce que ce n'est pas le sens de la situation qui importe, mais bien ce qui lui résiste.

Car tout résiste dans TOTAL RECALL, cette adaptation à gros budget tirée d'une nouvelle de Philip K. Dick dont le cinéaste hérite après de multiples péripéties. Construit comme un divertissement mélangeant action et science-fiction, le film laisse exploser une violence gore et graphique au-delà des standards hollywoodiens de l'époque. La machine à pop-corn devient une charge contre le capitalisme débridé (l'oxygène est privatisé par une multinationale qui assure son règne par la terre), non sans ambiguïtés (le film est un festival de placements de produits). Verhoeven avec la ruse qui le caractérise, se débrouille pour que le projet résiste, essentiellement par un jeu d'excès permanent (de l'intrigue au jeu des comédiens, des effets spéciaux aux scènes de combat, tout y est *too much*). S'il s'agit d'attiser un peu le voyeurisme du spectateur en lui promettant un tour à Vénusville, le quartier des établissements de débauche de Mars, le cinéaste lui expose violemment le déshabillage d'une prostituée mutante généreusement dotée de trois seins. Comme toujours chez Verhoeven, et peut-être plus explicitement encore dans sa carrière américaine durant laquelle il fabrique nombre d'images

iconiques (ROBOCOP<sup>1987</sup>, BASIC INSTINCT<sup>1992</sup>, SHOWGIRLS<sup>1995</sup>, STARSHIP TROOPERS<sup>1997</sup>, HOLLOW MAN<sup>2000</sup>), c'est le corps qui s'insurge.

### UNE LUTTE CONTRE SOI

L'un des motifs les plus importants et récurrents du film, c'est un visage crispé, grimaçant, presque déformé plastiquement, qui hurle la souffrance, mais sur un mode fondamentalement grotesque. Ce visage qui se plie, se tord, se dévore et se déforme parfois au-delà des registres habituels des corps du *cartoon* et du cinéma d'horreur (mâchoire en avant, yeux exorbités, pression des traits jusqu'à leur éclatement), c'est bien sûr celui d'Arnold Schwarzenegger qui interprète l'un des rôles les plus importants de sa carrière (*Total Recall* sera d'ailleurs l'intitulé de son autobiographie parue en 2012) : une interprétation qui ne se contente pas de son légendaire monolithisme, qui veut faire se rejoindre, dans un registre de stylisation extrême, le drame, la comédie et l'action. Il s'agit de surjouer l'artifice pour être en phase avec cet univers où le vrai

du faux et le réel de la fiction ne se distinguent plus. Ce faciès improbable apparaît souvent en gros plan, déréalisant le personnage comme les situations qu'il vit, résistant aux pressions les plus extrêmes et les plus contraires (la scène du rêve initial sur Mars lorsqu'il est privé d'air, la scène durant laquelle il enlève avec un ustensile un peu barbare placé dans son nez un traceur inséminé dans son crâne, les scènes des machines à implanter des souvenirs et reformater son esprit, ou encore cette fausse tête de femme qui le recouvre avant de s'ouvrir morceau par morceau lors d'un contrôle à son arrivée sur Mars, pour ne citer que celles-là). Ce visage surinvesti, c'est l'emblème de cette part qui résiste (au style hollywoodien normatif, à une lecture cohérente de l'intrigue, à l'immersion du spectateur) tout en étant pleinement intégré au film grâce au principe narratif qui mobilise les péripéties du récit (un personnage schizophrène, profondément segmenté, victime de projections mentales dans un univers où tout n'est que simulacre). En somme, le film parle

de notre horreur quotidienne : celle d'être enfermé, confiné, avec nous-même. Que faire pour y survivre, sinon créer nos propres zigzags pour tenter de nous semer, ou, du moins, par un léger décalage de course, parvenir à doubler notre existence ? Nous sommes tous Douglas Quaid. Nous rêvons d'un autre lieu, d'un autre homme ou d'une autre femme, d'une autre vie non tant parce que l'herbe nous paraît plus verte ailleurs (ce n'est qu'un simulacre), mais simplement pour tenter de survivre à nous-même. Et comme tout cela ne nous est que rarement accessible, nous faisons comme Doug : nous payons pour recevoir des souvenirs heureux qui nous emmènent loin de nous-même, nous vivons par procuration d'autres histoires pour nous oublier le temps d'une simulation. Ce dispositif magique, conçu par la firme Rekall en 2048, nous le possédons en fait dans notre réalité depuis longtemps. Il s'appelle « le cinéma ».

— DICK TOMASOVIC

↓

Quaid (Arnold Schwarzenegger) s'infiltré sur Mars déguisé en femme.

